

Prix de la Nouvelle  
Gaston Welter 2007





## Sommaire

Le mot de la Présidente	05
Le mot du Maire	07
Les Présidents d'honneur	09
Palmarès 2007	11
Prix Gaston Welter : « Dimanche en quinze »	13
1 <sup>er</sup> Prix d'honneur : « Lampedusa »	17
2 <sup>ème</sup> Prix d'honneur : « Le grand tourment »	23
Règlement Général	29

## Prix de la nouvelle Gaston Welter 2007

Liste des membres du Comité de lecture :

**Mme Sylvie JUNG** : présidente du Comité de Lecture

**Mme Michèle WELTER** : secrétaire du Comité de Lecture

**M. Patrick ABATE** : Maire de Talange, Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

**Mme Anne CROCITTI** : Adjointe au Maire chargée de la culture et de l'animation municipale

**Mme Nicole ACCERANI**

**M. Fabien BATI STUTTA**

**Mme Pascale BERNARD**

**Melle Geneviève BERTIN**

**Mme Laurence CHAMPION**

**Melle Hélène GAUTIER**

**M. Jérémie GAUTIER**

**Melle Danaé GUERQUIN**

**M. Richard HOUPERT**

**Mme Jacqueline KUCKLICK**

**Mme Catherine MAURICE**

**Mme Christelle MONNOT**

**M. José PEREIRA**

**Mme Anne RIMLINGER-PIGNON**

**M. Didier RIZZO**

**M. François SCHLOEDER**

Président honoraire :

**M. Roger TERRE**

Présidents d'honneur :

**M. Abdelkader DJEMAI - M. Benoît FOURCHARD**

**M. Olivier BRUN** pour les Editions La Dragonne



## Le mot de la Présidente

Le prix Gaston Welter fête en 2007 sa dix-huitième année d'existence. Or plus qu'un anniversaire, celui des 18 ans est symbolique d'un passage. Il s'érige comme transition entre l'enfance et l'âge adulte par l'accession à l'autonomie et à la responsabilité. Cette édition, suspendue entre passé et futur, devient alors l'occasion de jeter un regard nostalgique sur le chemin parcouru et de nous interroger sur les obligations de l'avenir.

Nous sommes passés par les balbutiements de l'enfance, quand le prix ne rassemblait que peu de concurrents (une quarantaine), issus majoritairement de la région Lorraine.

Nous avons vécu l'exubérance de la jeunesse où le foisonnement de 542 textes nous avait exhaltés.

Nous entrons aujourd'hui dans une ère de maturité, avec la constitution d'une base de nouvellistes de qualité et la pérennisation de notre reconnaissance dans le monde de la nouvelle et de l'édition (entre autres, parution de la nouvelle primée dans le Républicain Lorrain).

Cet anniversaire est aussi l'occasion de remercier tous les participants aux concours successifs, qu'ils soient membres du jury ou nouvellistes. Réunis par une passion commune, la nouvelle, ils ont tous, par leurs contributions, forgé l'identité de ce prix :

- un concours d'écriture ouvert à toutes et tous, écrivains chevronnés ou débutants
- un concours ancré localement mais à dimension nationale voire internationale
- un concours sans thème, ni restriction stylistique ou formel qui permet à l'auteur d'exprimer un imaginaire original en harmonie avec une expression authentique et qui ne le contraint pas à rédiger un devoir d'écolier
- un concours en prise avec l'évolution de l'écriture et plus restrictivement de la nouvelle, en adéquation avec les bouleversements et les interrogations du monde contemporain.

Nous avons depuis l'origine préservé les valeurs instillées par notre regretté fondateur, Gaston Welter, passion, désir d'exigence et rigueur de la réflexion.

Nous avons également souhaité que ce concours devienne un réel lieu de rencontre entre auteurs reconnus et édités (Michel Caffier, Gérard Lecas, Jean Vautrin, Annie Saumont, Thomas Gunzig, Dominique Sampiero, Eric Guillotte, Franz Bartelt et cette année Benoît Fourchard et Abdelkader Djemaï) et nouvellistes chevronnés ou débutants, lecteurs et amateurs de la nouvelle.

Aussi la cérémonie de remise des prix, ouverte à tous, se justifie plus par cette vocation de partage que par l'attribution de titres honorifiques. Et nous aspirons à prolonger cet échange dans l'espace et le temps par l'envoi de la brochure à tous les participants.

Aujourd'hui, il nous reste de surcroît à imaginer des modalités nouvelles qui intéressent plus précisément l'acte d'écrire.

Mais nous ne prétendons pas nous poser comme maîtres de la "bonne nouvelle", ni ériger les trois textes primés comme canons de ce genre.

En toute humilité, après un travail approfondi de lectures et de relectures multiples, de discussions âpres et enflammées, nous avons, parmi les 312 textes proposés par 186 participants, distingué trois nouvelles dont les auteurs ont su nous retenir par l'intensité de leur souffle.

Nous vous en souhaitons bonne lecture en déplorant toutefois de ne pouvoir vous faire entendre la polyphonie de toutes ces voix qui nous ont fait voyager tout cet été à travers tant d'univers singuliers et qui continuent de nous habiter.

Sylvie JUNG

## Le mot du Maire

La Ville de Talange, qui en a été à l'initiative, soutient le Prix de la Nouvelle Gaston Welter depuis 18 ans.

Celui-ci a pris une dimension nationale, voire internationale, avec des écrits nous parvenant d'Afrique francophone, du Québec, de Belgique ou de Suisse par exemple.

Je suis aussi très heureux de pouvoir rencontrer cette année la maison d'Editions La Dragonne de Nancy et deux de ses auteurs. Elle démontre depuis dix ans déjà qu'une place existe pour une édition de qualité en Lorraine.

Le succès du Prix de la Nouvelle nous encourage à continuer dans la voie tracée; à inscrire toujours plus notre Ville dans sa vocation de pôle culturel où toutes les formes de culture trouvent leur place, permettant à tous de s'exprimer et d'accéder à une meilleure connaissance.

Une voie qui s'inscrit dans une politique culturelle globale faisant le pari d'accorder sur un même ton les mots QUALITE et POPULARITE.

Le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. La Ville est l'espace de vie au quotidien. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. C'est l'espace social à la taille des Hommes. Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ?

Que deviendrait l'Humanité sans ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La culture populaire prend les colorations ternes des mauvaises séries télévisées. La beauté prend la forme obligatoire des stéréotypes imposés par la publicité. La pensée a de plus en plus la turbulence des moutons de Panurge...

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

**Patrick ABATE**

Maire de Talange,

Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

## Les Présidents d'honneur

### **Abdelkader Djemaï**

Auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de romans, il a reçu le Prix Découverte Albert Camus et le Prix Tropiques pour "Un été de cendres" (Michalon, 1995). Il a publié aussi "Saison de pierre", "Mémoires de nègre", "Camus à Oran", "Sable rouge", "31, rue de l'Aigle", "Camping", "Dites-leur de me laisser passer" (nouvelles), "Gare du Nord", "Le Nez sur la vitre". Il a été nommé chevalier des arts et des lettres.

### **Benoît Fourchard**

Comédien et metteur en scène, il écrit depuis une vingtaine d'années pour le théâtre et le cinéma. Il vient de sortir un recueil de nouvelles "La viande rouge rend très habile" (La Dragonne).

**Olivier Brun** a créé les éditions La Dragonne en 1998. Chaque livre est conçu "comme une aventure humaine autant que littéraire". Le catalogue de La Dragonne révèle "des histoires et des passions, des livres traversés par la vie, le sentiment de toucher quelque chose que le quotidien par ailleurs nous refuse".

## Quelques mots sur la nouvelle

Ecrire une nouvelle, c'est tenter d'aller à l'essentiel, d'être au plus près des choses et des êtres que nous voulons voir respirer, penser et agir dans l'espace de quelques feuillets.

Ecrire une nouvelle, c'est essayer d'éviter la graisse, les redondances, les phrases inutiles ou ronflantes. C'est faire le choix du muscle et du souffle pour tenir la distance, généralement courte, mais combien difficile et périlleuse à franchir.

Elle exige de la précision, de la vigilance et une économie à la fois fertile et efficace. S'il fallait encore utiliser des métaphores sportives, je dirais que c'est courir un 100m, une épreuve ardue où tout le corps et l'esprit sont mobilisés à chaque fraction de seconde. C'est un pénalty qu'on croit facile à tirer et qui, hélas, finit parfois dans les décors.

Ecrire dans ce genre littéraire particulier est un exercice exaltant, délicieux et formateur. Pour moi, un bon recueil de nouvelles est une boîte de chocolats avec des arômes différents, des goûts doux ou amers, des liqueurs subtiles et enivrantes.

Des chocolats qu'il faut, bien sûr, consommer sans modération.

Abdelkader DJEMAI

## Palmarès 2007

**Prix Gaston Welter** : « Dimanche en quinze »  
Brigitte DUJON (Marseille – 13)

**1<sup>er</sup> Prix d'honneur** : « Lampedusa »  
Benoît CAMUS (Issy-les-Moulineaux – 92)

**2<sup>ème</sup> Prix d'honneur** : « Le grand tourment »  
Eric FOUASSIER (Verrières le Buisson - 91)

### **ont été retenus lors de la deuxième sélection :**

« Le grand tourment »  
Eric FOUASSIER (Verrières le Buisson - 91)

« La petite rouge »  
Alain EMERY (Plancoët – 22)

« Lampedusa »  
Benoît CAMUS (Issy-les-Moulineaux – 92)

« Le crabe »  
Nadine GROENECKE (Verdun – 55)

« Dimanche en quinze »  
Brigitte DUJON (Marseille – 13)

### **ont été retenus lors de la première sélection :**

« Le grand tourment »  
Eric FOUASSIER (Verrières le Buisson - 91)

« La petite rouge »  
Alain EMERY (Plancoët – 22)

« Lampedusa »  
Benoît CAMUS (Issy-les-Moulineaux – 92)

« Nounours »  
« Vous êtes ici maintenant »  
Colette VERNHES (Lagny-sur-Marne – 77)

« Ole Toro »  
Patrick LARRIVEAU (Saint Jean de Marsacq – 40)

« Le crabe »  
Nadine GROENECKE (Verdun – 55)

« In vino veritas »  
Catherine BAUDOIN-QUILLE (Mirecourt – 88)

« Prenez et mangez »  
André CICERON (Champier – 38)

- « Le bain de minuit »  
Colette KIENTZ (Rosheim – 67)
- « Le pendentif »  
Colette FARRUGIA (Paris – 75)
- « Le volontaire »  
Philippe BLOCHER-BECKER (Perpignan – 66)
- « Histoire de cannelés »  
Viviane PEREZ-OUSPOINTOUR (Cenon – 33)
- « Post'herity »  
Catherine LEMEUNIER (Mamoudzou – Mayotte – 97)
- « L'ogre de la mer »  
« Souvenirs d'été »  
Christelle TOUTAIN (Chartres – 28)
- « Amour des feintes »  
Sylvette HEURTEL (Fougères – 35)
- « Dimanche en quinze »  
Brigitte DUJON (Marseille – 13)
- « La miette sur le gâteau »  
Valérie FRANÇAIS (Les Lilas – 93)
- « Extérieur jour »  
Michel NAUDIN (Creil – 60)
- « Jalouse »  
Jean CHOCIAN (Bordeaux – 33)
- « La rose sans nom »  
Laurence GOIGOUX de SAINT VICTOR (Lapeyrousse Fossat – 31)
- « En cheminant avec le diable »  
Agnès GROS-LAROCHE et Eric ROUZAUT (Angoulême – 16)
- « Dans le silence de la ville endormie »  
Lucienne BONNOT BANGUI (Guillon – 89)
- « Remue-ménage »  
Jean-François VIELLE (Rennes – 35)
- « Femmes aux seins coupés »  
Andrée DEWIÈRE (Filain – 02)

## **Prix Gaston Welter : Dimanche en quinze**

On n'a pas commencé d'attendre, maman et moi, que j'ai déjà tout faux : je roule en boule mon Jean neuf, un Temps des cerises sublime qu'elle m'a offert pour l'occasion, taille-basse - si basse que je vais le réserver pour le lycée, pour bluffer les copines, avec un long pull dessus sinon, les garçons, ils mâtent, et ça, même pas en rêve ! J'enfile mon vieux Lee usé, j'attache mes cheveux que j'ai mis deux heures à lisser, j'essuie le gloss qui faisait miroiter mes lèvres. Maman sera déçue, mais les gens sont marrants : on ne peut pas lutter sur tous les fronts à la fois ! Je n'ai pas le courage, moi, aujourd'hui, d'être jolie ! C'est déjà assez difficile comme ça de mettre un pied devant l'autre pour arriver jusqu'au salon.

Maman me regarde entrer avec cet étonnement qui dit que je suis la plus belle et aussitôt, inquiète, elle murmure : « tu n'as pas maigri ? » Quand elle a froid, elle veut que je me couvre et quand elle a peur, elle craint que je devienne anorexique, que je n'aie plus envie de ma vie. Tu parles, j'ai toujours faim ! Si je me prive quelques fois, c'est parce qu'il n'y a pas de temps à perdre : je dois être mince tout de suite au cas où ça me prendrait, un de ces jours, d'avoir envie qu'un garçon me plaise. Pas question d'être prise au dépourvu.

En attendant je flotte effectivement dans mon T-shirt XL, une tenue de combat que je réserve aux examens et aux visites chez le dentiste. Et j'ai le souffle court, étranglée par la corde que je me suis nouée toute seule autour du cou. Parce que c'est de ma faute si on en est là toutes les deux, plantées comme des géraniums aux deux extrémités du canapé, à attendre un type que je n'ai jamais vu. Ça nous arrive parce que Manouche a tenté de se suicider et que Chloé, pompeuse, m'a asséné : « Manouche est traumatisée parce que son père l'a abandonnée quand elle était bébé ». Les parents de Chloé sont psychiatres et elle se croit obligée de donner des explications sur tout. Elle a ajouté en me lançant un regard en coin que, TOUJOURS, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Ça m'a fichu le frisson et j'ai couru demander des comptes à maman : « Ton père ne t'a pas abandonnée puisque que nous ignorions que j'étais enceinte lorsqu'on

s'est séparés », m'a-t-elle rappelé et elle a enchaîné : « Veux-tu que je le recherche ? »

Je n'y avais pas pensé mais d'un coup, oui, je l'ai voulu, flattée que ma mère attache du prix à ma santé mentale et certaine, ainsi, de clore le bec à Chloé. Mais quand Manouche est rentrée de l'hôpital, elle a voulu qu'on crée un blog qui s'appellerait « Vite ! » pour faire comprendre aux gens que la vie, faut y aller, c'est tout de suite. Alors j'ai eu autre chose à penser qu'au traumatisme de mes origines.

Pas maman : elle a retrouvé l'auteur de mes jours, organisé le rendez-vous pour dimanche en quinze, et d'un coup, une impatience folle a giclé dans mes veines. Suffisait-il de vouloir pour que la vie bascule ? Rencontrer ce père qui – n'en déplaît à Chloé – ne m'avait jamais sérieusement manqué, est devenu subitement urgent, indispensable. L'auteur de mes jours s'est incarné en un héros romantique, douloureusement désirable, auquel Manouche et moi avons dédié le poème le plus fervent de notre blog, « Vite, un père ! » et on a eu un succès fou, même auprès des camarades qui en ont un, de père. Manouche en a déduit que je symbolisais l'espoir d'une génération sans racines. C'est donc vibrante d'orgueil et d'énergie, que je me suis mise à attendre.

Mais voilà, dimanche en quinze est arrivé, maman a le trac, je me sens toute seule et pour faire quelque chose, j'enfile mes Converse écossaises, celles qui me compriment les orteils – parce que quand j'ai mal aux pieds, je ne pense à rien d'autre. Excédée par les lacets qui filent entre mes doigts, je lâche : « Vivement ce soir, qu'il soit venu et reparti ! ».

En vérité, s'il n'arrive pas dans quinze secondes, je file chez Manouche. Maman n'aura qu'à lui montrer nos albums puisqu'il tient à me voir. A propos : « Tu me montres sa photo ? ». Sur le vieux cliché noir et blanc, un jeune homme brun me regarde. Maman répète ce qu'elle me dit à chaque fois : « Tu as sa bouche. Ses longues jambes. »

« Si tu le dis... », je réponds en me renfrognant dans le canapé. Il croit quoi, celui-là, que je n'ai que ça à faire, de miner ma jeunesse à l'attendre ? Les pieds sur la table, lovée dans les coussins, je ne bouge plus, résolue à ne présenter désormais à l'univers que mon profil gauche, dont Adrien prétend qu'il est positivement énigmatique.

Sauf que je ne peux m'empêcher de jeter un œil au portrait abandonné sur la table : mon père a une fossette au menton et la joue tendre. Peut-être que sur lui, les choses glissent sans faire de vagues, exactement ce dont je rêve pour moi...

Je m'entends confesser : « Je ne sais plus si j'ai hâte ou si j'ai peur... ». Maman se rapproche, m'enlace : « Peut-être aurais-je dû provoquer cette rencontre plus tôt, ...ou attendre encore... » Je pense à Manouche, qui m'a verni les ongles hier soir en m'exhortant : « Sois digne ! C'est demain ou jamais ! » et je dis : « Surtout pas ! »

Mais je suis si fatiguée.

C'était excitant d'imaginer cette rencontre, d'énerver Chloé, d'impressionner Adrien, de faire fondre Manouche rien qu'à la raconter, mais cette fois on y est. Je me sens fiévreuse, engourdie, je m'accroche à maman et dans le fond de mon cœur je supplie soudain que ça n'arrive pas, que ce soit déjà fini, que l'étranger soit mort en route et qu'on n'en parle plus - ... orpheline, c'est bien aussi pour notre blog, non ? C'est plus exotique qu'abandonnée... J'ai la nausée, des fourmis partout, je ne sais plus comment me mettre et mes yeux piquent à cause du rimmel qui dégouline au coin de mes yeux...

On sonne.

Maman sursaute, me lâche pour se dresser toute raide et frémissante, me consulte du regard – Vas-y ! On est bien obligées maintenant ! Elle y va, je l'entends ouvrir la porte. Clouée sur place, je me répète : « Voilà, c'est fait, c'est fini », et je voudrais mourir tellement c'est clair que je ne vais pas y arriver.

Une main se glisse dans la mienne, je me retourne : « Ce n'était que la voisine », balbutie maman. Ce qu'elle est petite, ma mère, même avec ses talons, quand elle a mal pour moi - ça fait peur ! Alors je fonds en larmes, je me laisse aller contre elle sur le divan et je m'endors.

Quand je m'éveille, le jour a baissé derrière les carreaux. Je dis : « Il ne viendra plus, hein ? »

- On dirait.

- Il aurait pu te prévenir. C'est un malpoli. »

Maman hausse les épaules, navrée.

« Il faut que j'avertisse Manouche ! »

J'embrasse maman, j'attrape mon blouson et je sors.

Je dévale l'escalier, traverse le jardin en courant, ouvre le portail à la volée et je bute dans un grand costaud qui tendait le doigt vers la sonnette. « Pardon », dis-je en tentant de passer mais il mange l'espace avec ses épaules, et sa voix rocailleuse me coupe la route : « Sophie Venet ? » Je m'immobilise, interdite, je hoche la tête. Son visage mat se plisse en millions de rides, sa bouche aux dents désordonnées bredouille : « Je suis si désolé ! Je suis tellement en retard ! Je suis tombé en panne en route, et mon mobile était déchargé : impossible de vous appeler, même d'une cabine. Je ne connais pas encore votre numéro par cœur, tu comprends ? »

Je m'écarte et le regarde avec mépris : si je comprends ? Chloé appelle ça un acte manqué.

Il poursuit : « Je suis essoufflé, pardonne-moi. A croire que je suis venu en courant... » De fait, ses narines palpitent, il a le front moite et les yeux luisants – tu parles d'un essoufflement : il a la trouille, oui ! Il se rapproche : « En fait j'ai la frousse, Sophie. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un enfant qu'on ignorait avoir. » Il pose sur mon bras une énorme paluche aussi légère qu'un papillon : « Et en même temps, je suis fichtrement content de te connaître... »

Je ne bronche pas. Je songe à Manouche qui guette ma visite, aux prunelles en soleil entre ses cils humides : « Jure que tu seras courageuse ! On n'a plus le temps d'attendre, faut y aller, vite... » Sans un mot, je fais volte-face et précède mon père dans l'allée. Il m'emboîte le pas, je l'entends dire que notre maison est jolie, sourire en le disant pour tenter de me plaire, et d'un coup, je me souviens de sa bouche aux incisives écartées : il a les dents du bonheur, comme moi avant l'orthodontiste. Un fou-rire me gagne, un attendrissement. Dans ma poitrine, l'étau se desserre, mon cœur se dilate comme ces plantes dont on nous a parlé en cours de botanique, les Impatientes. Il paraît que leurs fruits, lorsqu'ils sont mûrs, s'ouvrent à la moindre caresse.

Brigitte DUJON

## 1<sup>er</sup> Prix d'honneur : Lampedusa

Je suis pêcheur à Lampedusa. Comme mon père. Comme le père de mon père... Des générations que ça dure...

Je l'admets, ça n'a plus grand chose à voir. Le métier a changé, les méthodes ont évolué. Du fait des hommes ? De la mer ? Des deux à la fois ? Quant aux poissons...

J'ai pas à me plaindre. Quand je compare... La misère dans laquelle le vieux a grandi. Ils n'avaient rien à cette époque. Et des conditions de vie, je raconte pas... Non, je raconte pas... Tout le monde s'imagine. La bicoque, le mobilier. Que du rapiécé. Inutile de s'étendre !

Il y a neuf, dix ans, j'ai cru qu'on allait en sortir... de la pauvreté... Le boom que c'était ! Dans l'île, ça virait à l'euphorie. Et pas de jaloux, tout le monde en profitait.

Il en est toujours passé, des touristes ; des voyageurs qui se lassaient de la Sicile ou de Malte et qui poussaient jusque là, intrigués par notre côté perdu au milieu de la mer... sans oublier les habitués auxquels on s'habitue, mais pas plus de cinq, sept dans les périodes fastes ! Et pour la plupart : des natifs... les originaires, comme on les appelle...

Avec les commodités qu'on offrait, fallait pas s'étonner. On risquait pas d'être envahi...

Et puis il y a eu l'hôtel. Du grand luxe, l'hôtel. Tout le confort ! Piscine, sauna, jacuzzi, la totale ! L'Europe du nord a débarqué la première. Les autres ont suivi. Effet boule de neige. Les résidences se sont multipliées. Le mètre carré a bondi... Même qu'ils se tiraient la bourre pour acheter nos vieux cabanons... où on n'avait plus mis les pieds depuis... Y avait-on seulement mis les pieds ?

Ils rappiquaient de partout ! Le grand-père, il en revenait pas. Ils sont devenus fous, il prétendait. Alors qu'il n'y a rien... alors que... Le trou du cul de Neptune, répétait-il. Ici, c'est le trou du cul de Neptune ! Et eux, comme les mouches...

Il disait ce qu'il voulait. Nous, on remerciait le bon dieu. Avec le prix du poisson qui n'arrêtait plus de grimper. Une manne, la ferme

intention de puiser dedans !

Il a fallu se dépêcher. Parce que, la débandade : ils sont repartis aussi vite qu'ils sont arrivés...

Mettons-nous à leur place, aussi ! C'est ce que je répons à Vittorio quand il se lance à râler. Contre l'Europe et tout, comme quoi ils foutent la merde et après, plus personne dès que ça sent mauvais.

- Imagine que je lui dis... ils viennent rouler sur les châteaux de sable des gosses...

Sûr, ça refroidit !!!

On remarquait bien depuis quelques mois, qu'ils tournaient plus nombreux. On en croisait davantage sur le sentier. On en apercevait plus souvent derrière la pointe. Mais on n'y prêtait guère attention. Des silhouettes qui s'évanouissaient. Insaisissables... Et puis c'est venu comme une marée ; les naufrages à cadence redoublée...

Les touristes, ils ne l'ont pas supporté. Un choc, ça leur a fait ! Il a suffi d'une saison... Ils ont fermé l'hôtel. Les établissements les uns après les autres. Finie l'Europe !

Depuis, on a l'Afrique ! L'Afrique et les carabiniers.

Ils ont rouvert Bellavista. La résidence qui surplombe, sur le rocher. Rouvert... je devrais dire réquisitionné. Et elle affiche complet. Ça friserait même la surpopulation... Sauf que la clientèle, c'est plus le haut de gamme.

Je sais pas combien ils sont, à l'intérieur. Il en arrive tous les jours. On traite leur cas, prétendent les autorités. Jusqu'à expulsion. En attendant, ils les entassent. Ils ont même monté une tente dans la piscine. Du provisoire, affirment-ils...

Ils appellent ça le camp, ou le centre d'internement... Ils ne nous ont pas demandé notre avis... Ils nous le demandent pour rien, d'ailleurs. Ils les installent là, parce que chez nous, ils dérangent moins, parce qu'ils sont moins gênants sur notre caillou, à l'abri des regards... Alors qu'eux, c'est pas notre île qui les intéresse, ils n'y resteraient pas une journée si on les laissait décider. Non, c'est pas pour notre île qu'ils sont prêts à ; s'ils y échouent, c'est contraints et forcés, leur embarcation qui prend l'eau, une escale avant la terre promise... Non,

c'est pas pour nous... mais peau de balle, à nous d'assumer..

- Ils sont gentils avec leur Shengen mais qui paie les pots cassés ? peste sans arrêt Vittorio.

Le pire, quand j'ai commencé à en remonter dans mes filets ! Un par jour, certaines semaines. La première fois, j'ai pas résisté. Toutes mes entrailles, j'ai rendues. C'est pas seulement le spectacle ; l'odeur, aussi... Puis on apprend à se maîtriser... Surtout qu'ils s'accrochent dans les mailles ! Pour s'en débarrasser : obligé d'y mettre les mains... Je compte plus le nombre de filets bousillés.

Quant aux poissons... Je reconnais : ça les attire ! Du gros gabarit, qui plus est... mais bon... ça donne pas trop envie ! Au début, je relançais tout dans la flotte. En bouffer alors qu'ils venaient de... alors que le visage... Après... on essaie de plus y penser...

On peut pas toujours se priver d'une journée de travail...

Au port, on le sait tout de suite, quand l'un d'entre nous en a croisé un : au volume de la pêche, à la taille de certains spécimens.

Vittorio, je sais pas comment, il a le don pour les attirer.

- La pêche a été bonne, qu'on le félicite, quand il débarque sa marchandise. Il ne répond rien. On n'insiste pas. On comprend...

Une seule fois, il s'est fendu d'un commentaire. On était chez Marco ; on s'y retrouve systématique à la fin de notre journée de travail. Autour d'un verre, avant le retour au bercail.

- Il pue la mort ce poisson nous a-t-il balancé, alors qu'on s'extasiait sur sa récolte.

On s'est regardé. Il y avait Enzo et Roberto, aussi. On n'en revenait pas.

- Faut bien manger, ai-je fini par lâcher. C'est tout ce que j'ai trouvé à dire...

En s'habituant, on regarde mieux. La décomposition, ce que les poissons ont eu le temps de ; l'empreinte de la mer, quoi... On observe ; ça devient objet d'étude... de distraction... On opère des comparaisons, on dresse des conclusions. Depuis quand il a... Comment il s'est... Et à force d'observer, on finit par remarquer le détail... autour du poignet, autour du cou ou plus rarement, dans la poche. On attrape vite le coup d'œil, j'avoue. Avec de l'entraînement, on le repère tout de suite !

- Je croyais qu'ils n'avaient plus rien !?! je me suis étonné un jour.

Là que j'ai appris qu'ils en gardaient en prévision, leur dernière carte pour le continent, de quoi subsister avant de dénicher un travail...

- Tu parles ! A peine ils débarquent, qu'un caporal les enrôle... C'est comme à la criée...

Caporal : le nom donné aux recruteurs... Vittorio en connaît un rayon sur le sujet...

Au bout d'un moment, on trouve ça dommage ! Du gâchis ! Vu que, dans l'état où ils sont...

Donc on récupère ! On hésite au début. On a un peu honte. Mais bon... comme de toutes façons, c'est perdu... Autant que ça profite à quelqu'un... Alors, on récupère...

On récupère et on se convainc qu'on a été bien bête de tant tergiverser. Toutes ces manières, alors que... A regretter ces prises que nous avons négligées et qui maintenant dorment au fond de la mer.

- Ils se sont empalés sur la pointe, marmonnait Vittorio, plus sombre que jamais.

Vingt à y passer ! En un seul coup ! Pourtant, tout le monde le sait, qu'il est dangereux de s'aventurer par là-bas, quand le vent vient de l'Est... Surtout en pleine nuit ! ...

- J'sais pas qui sont ces gars, qui les conduisent, mais ils n'y comprennent rien à la mer, continuait Vittorio.

On approuvait. Fallait pas être futé ! ! ! Tous ces corps fracassés contre les rochers... Les autorités avaient interdit le site. Le temps de nettoyer...

- Ouais... et c'est pas la première fois... soupirait Marco.

On se considérait. Sûr que nous, on n'aurait jamais commis pareille bourde... On la connaît, notre mer ! Sur le bout des doigts, jusqu'en Sicile. On connaît ses pièges, on connaît les coins. Depuis le temps qu'on la sillonne... Depuis qu'on est né, en fait...

- C'est à cause de ce que ça rapporte ! Vu le prix de la traversée, ça suscite des vocations... N'importe qui s'improvise...

Mmouais... Notre verre entre les doigts qu'on faisait tourner, on était obligé de l'admettre... Alors que...

- Des inconscients...

Sûr qu'avec des gars comme nous... Leur argent aurait été mieux placé... En tous cas, on serait pas allé se planter là...

Enfin, quand je dis on... je parle pour moi... Parce que Vittorio, j'aurais pas cru... On vient de retrouver son corps, ce qu'il en restait, au fond de la petite crique, près de la pointe.

- Il a dû se faire surprendre, a estimé Marco.

Je vois que ça...

En ce qui me concerne, pas de risque ! Même sans lune, je me positionne. Ils peuvent éteindre leurs lumières, à Agrigente, à Sélinonte, à Gela ; je raterai pas ma cible !

Je regarde derrière. Le bateau est plein. La capacité maximale. Mais le bateau tiendra. Quand je pense que j'en ai refusé...

Je regarde mais je ne m'attarde pas. J'évite ! Je préfère m'en tenir aux ombres. D'ailleurs, eux aussi ont les yeux qui se dérobent. Dont je sens la tension, l'angoisse qui suinte. Je voudrais les rassurer : « Restez tranquilles les gars ! Vous êtes avec moi ! Entre de bonnes mains... » Mais je me tais... Les mots n'ont pas leur place, ici. Au milieu de. Alors que...

Je me détourne. Je scrute l'horizon. Plus que quelques encablures...

Oui, je suis pêcheur à Lampedusa ! Comme mon père. Comme le père de mon père... Des générations que ça dure...

Oui... Pêcheur...

Benoît CAMUS



## **2<sup>ème</sup> Prix d'honneur :** **Le grand tourment**

En ce temps-là, les hommes vivaient sans malice et sans peur, dans la familiarité de Dieu. Les pères de leurs pères avaient été chassés de l'Eden depuis peu. Eux-mêmes n'en ressentaient aucune amertume. Ils conservaient plutôt le goût d'un bonheur simple, dans une nature désormais indocile mais qui leur prodiguait encore tout ce dont ils avaient besoin. En ce temps-là, le grand Tentateur ne décolérait pas. De l'homme il avait causé la chute mais son pouvoir échouait à tirer de cet exil les tourments dont il souhaitait accabler la multitude. En dépit de tous ses efforts, il sentait qu'il demeurerait impuissant à rompre le lien intime qui unissait le Très-Haut à sa créature. Ce constat d'échec l'accablait. Pour retrouver la sérénité, il lui fallait imaginer quelque charme puissant et détruire enfin la divine harmonie. Mais voilà ! l'inspiration lui manquait.

En désespoir de cause, le Prince des ténèbres fit appel à un démon de la confrérie des réprouvés. Un subalterne nommé Melmuth appartenant au soixante-sixième cercle, mais qui semblait ne manquer ni d'astuce ni d'ambition.

- J'ai pour toi une mission de la plus haute importance, dit le Malin avec gravité. Si tu la mènes à bien, je te promets une place parmi les plus fidèles de mes fidèles. Il te faut faire pénétrer le malheur dans le cœur des hommes. Les exposer à une souffrance si atroce qu'ils en viennent à maudire Celui qui leur a insufflé la vie. Crois-tu pouvoir mener cette tâche à bien ?

- Si fait, dit son interlocuteur en courbant sa frêle silhouette. Votre Excellence peut déjà considérer la chose comme accomplie.

- Ne te vante pas ! protesta Satan d'un ton impérieux. Je te donne sept jours. Pas un de plus ! J'ai déjà trop attendu !

Dans un nuage de cendres, le petit démon se retira à reculons en multipliant les courbettes obséquieuses. Le lendemain, il était déjà de retour avec, dans la bouche, des descriptions de tortures raffinées, des promesses de flammes éternelles et des grésillements de chairs tourmentées. Le Sire aux pieds fourchus le renvoya sans un mot. Le deuxième jour, Melmuth revint à la charge en évoquant tout un cortège

de maladies plus ravageuses les unes que les autres. A l'issue de cette funeste litanie, Lucifer le congédia d'un geste agacé. Le troisième jour, aux seuls mots de fléaux et de cauchemars, l'Ange déchu interrompit avec fureur l'exposé de son valet :

- Est-ce donc tout ce que tu as à me proposer ? Les cris et les larmes ? Les supplices et les tourments ? Tu me déçois beaucoup, Melmuth ! Crois-tu vraiment que l'Autre, là-haut, nous laissera martyriser son peuple sans s'interposer ? Tous les malheurs dont tu me rebats les oreilles depuis trois jours, jamais nous ne pourrons les déchaîner en même temps ! Il ne le permettra pas ! Il faut faire tomber l'homme dans nos filets par ruse. Trouver un moyen de le corrompre sans attirer l'attention de Celui qui ne connaît pas de repos.

Le jour d'après, le petit démon sollicita une nouvelle entrevue. On le fit attendre. Il ne parut pas s'en offusquer et prit son mal en patience. Son visage chafouin affichait une expression de quiétude assurée. Lorsque enfin il fut introduit dans l'autre du Maître, il se prosterna aux pieds de celui-ci :

- J'ai enfin trouvé l'idée que votre Excellence espérait. Je connais un stratagème infallible pour éloigner l'homme de l'Être suprême. La religion, Messire. Voilà le moyen !

- De quoi s'agit-il ?

- Cela consiste à interposer entre le Père et ses enfants toute une cohorte d'austères ministres et de rites abscons. L'homme ne pourra plus s'adresser directement à Dieu avec ses propres mots. Il lui faudra entonner des cantiques, réciter des prières, emprunter les paroles dictées par d'autres. Ce n'est plus dans le chant des oiseaux ou le murmure des arbres qu'il entendra la céleste voix. La nature ne lui sera plus refuge. Il élèvera des autels de pierre, construira des temples où sa ferveur s'amenuisera comme l'huile des lampes. Dieu lui-même s'y laissera prendre. Les églises dressées en Son nom finiront par lui tenir lieu de prisons...

- Ton plan est astucieux, dit le Chef des damnés d'un air pensif. Mais la mise en œuvre m'en apparaît par trop délicate. Suppose que cette chose – comment dis-tu déjà ? Ah, oui ! La religion. Eh bien ! Suppose que la religion n'ait pas l'effet escompté et qu'elle renforce au contraire l'attachement des humains envers le Tout-Puissant.

Melmuth fronça les sourcils. On voyait qu'il faisait effort pour contrer l'objection. Sa face tordue était comme plissée par la concentration. On eût dit une vieille pomme toute ridée.

- J'ai trouvé, Maître ! s'exclama-t-il soudain avec force. Il faut diviser pour régner ! Nous inventerons plusieurs religions dont les dévots s'affronteront. Chacun croira détenir la vérité et voudra l'imposer à son prochain. Quels beaux brasiers en perspective !

- Décidément, l'ami, déclara le Seigneur des forces du néant, tu ne manques pas de ressources ! L'idée est séduisante, j'en conviens, mais terriblement risquée. On ne peut y recourir qu'en toute dernière extrémité. Il te faut donc chercher encore. Mais ne te décourage point ! Tu es sur la bonne voie et je saurai récompenser tes efforts.

Demeuré seul, le Maudit caressa en pensée cette idée neuve de religion. Elle lui semblait resplendir comme un merveilleux diamant noir. Un pur joyau de la nuit, envoûtant et vénéneux, au charme duquel, tôt ou tard, il finirait par succomber. Mais le moment n'était pas encore venu...

Le cinquième jour, le Commandeur des hordes infernales guetta avec impatience l'apparition de Melmuth.

- As-tu imaginé quelque nouvelle manœuvre ? demanda-t-il avec avidité, aussitôt qu'il vît apparaître son valet. Je t'en prie ! Ne me fais pas languir ! Je brûle d'entendre ce que ton esprit fécond a engendré.

- Maître, répondit Melmuth, j'étais sur le point de renoncer lorsque la solution m'est apparue. Elle a germé en moi avec l'évidence d'un lever de lune. C'était si simple, si naturel, que je m'en suis voulu de ne pas y avoir songé plus tôt. Si nous voulons extirper Dieu du cœur des hommes, il faut lui opposer un rival. Un être capable de le supplanter en gloire et en puissance.

- Je t'entends bien, fit le Séducteur qui, toutefois, ne semblait pas convaincu. Mais où iras-tu trouver cet oiseau rare ? Quelle créature est capable de rivaliser avec Celui qui règne sur toutes choses.

- C'est là que réside l'évidence dont je parlais à l'instant, reprit Melmuth non sans malice. Ce rival qui renversera l'Idole et la vouera à l'oubli des foules n'est autre que... l'homme lui-même !

- Ma parole ! s'exclama le premier des démons en blêmissant.

Tu as perdu la tête, pauvre fol ! A moins que tu ne te moques de moi, auquel cas je me fais fort de...

- Permettez ! Permettez, Messire, que j'aïlle au bout de mon raisonnement. La chose, je vous l'accorde volontiers, ne se fera pas d'elle-même. Il y faudra un puissant levier que, dans les temps futurs, on nommera la Science. Grâce à elle, l'homme inventera des outils perfectionnés pour scruter puis décrypter l'Univers. Perçant les secrets du ciel et de la terre, il atteindra aux ressorts de la Création, pénétrera les mystères de Dieu. L'orgueil aidant, il se croira capable de créer à son tour. Il se rêvera l'égal du Tout-Puissant et provoquera la mort des mondes anciens. Alors le règne des ténèbres pourra commencer.

Le Monstre cornu balança doucement la tête, comme bercé par un songe enchanteur. Puis brusquement il sembla revenir à la réalité. Une voile masqua son regard. Quand il parla, sa voix exprimait toute la nostalgie de ce qui aurait pu être.

- Comme j'aimerais que cela arrivât ! soupira-t-il. Hélas ! Le rêve est bien trop beau pour être vrai. Vois-tu, Melmuth, je crois que tu surestimes l'homme. Malgré sa bêtise et sa vanité, ce lourdaud n'osera jamais se comparer à son divin géniteur.

Le petit démon faillit répliquer, mais un simple mouvement de la main suffit à le stopper net. Penaud et désappointé, il se retira sur la pointe des pieds.

Vint le sixième jour. Melmuth ne parut point. L'Esprit mauvais en fut d'abord étonné, puis il ne put s'empêcher d'en éprouver de la contrariété. Il avait pris goût à ces rencontres quotidiennes et la pensée que son âme damnée avait sans doute renoncé lui était presque intolérable.

Au matin du septième jour, son humeur s'était encore assombrie. Il se morfondait dans l'attente, lui qui ne connaissait pour toutes mesures que l'éternité et l'infini. Et ce fut ainsi, reclus et éprouvé, que Melmuth le retrouva au soir de cette ultime journée. L'obstiné comparse n'était pas venu les mains vides. Il portait une sorte d'appareil compliqué fait de fioles de verre et de pièces de bois.

- Voilà, Monseigneur, le plus subtil des instruments de torture, dit le frêle démon. Celui qui distillera, conformément à votre désir, le poison dans l'âme des hommes. Je l'ai nommé clepsydre.

- Comment cela fonctionne-t-il ?

- Le principe en est fort simple. L'eau en passant d'une fiole à l'autre permet de mesurer l'écoulement du temps.

- L'écoulement du temps ? répéta l'Ange brun avec agacement. Mais de quoi parles-tu donc ? Je n'entends rien à tes propos !

- Le temps est ce qui rompra la connivence entre l'homme et son Dieu, proclama Melmuth. La créature saura désormais que ses heures sont comptées. Sa vie ne sera plus qu'effroi et attente. Plus jamais elle ne parviendra à oublier l'inéluctable issue. La conscience de sa finitude hantera ses jours et ses nuits.

Le Malfaisant songea aux affres dans lesquelles il avait passé les derniers jours, rythmant son impatience du battement de ses paumes sur le trône infernal. Il hocha gravement la tête, se leva et vint coller son visage contre la clepsydre. Goutte après goutte, le temps fuyait sous ses yeux. Par delà le clapotis régulier, il pouvait entendre des cris d'agonie, des blasphèmes à Dieu, des chocs de troupes affrontées, des pleurs sans fin et de vaines suppliques.

C'était la fin du septième jour. Melmuth venait d'inventer le temps. Et le Diable eut la certitude que cela était bon.

Eric FOUASSIER



# Règlement Général 2008

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

## 1. Intitulé

Prix de la nouvelle Gaston Welter - Ville de Talange

## 2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).
- Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

## 3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

#### **4. Modalités d'envoi**

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de TALANGE)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston Welter  
Hôtel de Ville - Service culturel - BP 1  
57525 TALANGE

#### **5. Récompenses**

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1<sup>er</sup> Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2<sup>ème</sup> Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3<sup>ème</sup> Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

#### **6. Date limite d'envoi**

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2008 et ce jusqu'au 15 juin 2008.

#### **7. Remise des récompenses**

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4<sup>ème</sup> trimestre 2008. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

#### **8. Internet**

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : <http://yackatalange.free.fr>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

#### **9. Renseignements complémentaires**

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

## Définition De La Nouvelle

Quelques essais de définition...

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

